

Choper la grosse tête

Un rêve :

J'habite la maison de Creuse. Une nuit je suis réveillé par des bruits. Je me lève, je vois un rayon de lumière filtrer sur l'entrée. J'entends comme des joyeux fêtards qui aurait pénétré dans la maison. Je m'apprête à intervenir ; j'ai mis ma robe de chambre. Mais ils sont sortis, ils sont tous à l'extérieur. Il y en a pas mal. Ils font la fête, effectivement, et je leur dis que ça m'empêche de dormir, que s'ils pouvaient la mettre en sourdine, ça serait bien. Ils m'expliquent qu'ils sont là pour le tournage d'un film et que, quand ils auront tourné la séquence, ils pourront s'en aller.

A ce moment-là je vois, dans l'intérieur de la maison, par mon couloir, une tête humaine immense briser la fenêtre du fond. Elle faisait bien la taille de ladite fenêtre. Des éclats de verre explosent partout. Je vois la tête regarder lentement dans ma direction ; tout ça se passe comme au ralenti.

Dans l'instant, la séquence de cinéma à l'extérieur va commencer. Un camion semi-remorque stationne sur la route au-dessus, qui est beaucoup plus au-dessus que dans la réalité. Tous les gars qui sont sur la pente envoient des projectiles sur la route et contre le camion. Quelqu'un m'invite à participer aussi ; il ramasse quelque chose et le jette en direction du camion. Je regarde là où il a ramassé la chose et je vois des chaussures de ville en cuir, neuves, genre, extrêmement luxueuses. J'en ramasse une pour la jeter vers le camion. Après, ils s'en vont.

Je me retrouve dans la maison ; je suis avec une femme mais je ne sais pas qui c'est. Je sens un courant d'air froid et je ne comprends pas pourquoi, car tout est fermé. Je sens plus particulièrement le courant d'air dans une pièce donnant sur la route. Je pense qu'il faudrait fermer les volets. Il y a deux petits volets intérieurs mais qui ferment très mal. Le lendemain je constate que mes volets extérieurs ont été arrachés. On voit très nettement la trace d'un pied de biche. Je regarde comment je pourrais les rattacher de façon à rendre à nouveau ma maison étanche. C'est compliqué. Je sais que je ne suis pas bricoleur et je me dis que je ferais mieux de faire venir un ouvrier spécialiste qui ferait ça proprement.

La grosse tête qui passe la fenêtre c'est encore une naissance. Ce qui me réveille, c'est le rêve qui s'annonce. Je demande aux jeunes gens de ne pas me réveiller, de ne pas m'amener à ce rêve dont je vais être témoin comme le tournage d'un film. Bref, mon rêve va me proposer une représentation que je redoute : ça va faire du bruit, ça va me déranger. Le camion a dû livrer le colis : moi. Je jette donc toutes les pierres possibles sur ce camion, ma mère, car je lui en veux vraiment beaucoup.

Dans la réalité, le colis qu'on m'a livré il y a peu, ce sont des tennis jaunes. A la place, je vois des chaussures en cuir, de luxe. Ça pourrait être le cadeau de ma mère : un beau phallus. Mais je n'en veux pas, je lui renvoie avec rage. Tout se passe en effet comme si la naissance m'avait castré : il y a des volets intérieurs et extérieurs qui ne ferment plus bien, c'est-à-dire, grandes lèvres et petites lèvres. La livraison m'a laissé un sexe féminin. Faut faire réparer. Et je fais bien de faire venir un ouvrier : comment moi, pourrais-je réparer ma naissance ?

La trace du pied de biche laisse aussi entendre qu'il y a eu effraction, c'est-à-dire un viol. L'effraction est celle de la tête qui fait irruption dans le monde. Après tout, peut-être a-t-il fallu se servir d'un pied de biche pour me faire sortir, c'est-à-dire d'un forceps. Je n'ai aucune information là-dessus. Je ne peux donc formuler aucune conclusion. En revanche je peux bien imaginer que la naissance avec forceps représente à la fois un viol et la castration de ma mère, mon corps (ici, ma tête) étant son phallus. Ça se transpose aussitôt à moi.

Mais c'est peut-être aussi une allusion au viol ultérieur par mes frères.

Mon rêve s'appuie sur un incident qui m'est réellement arrivé quand j'habitais cette petite maison isolée en Creuse. Une belle cheminée munie d'un insert chauffait toute la maison. Ce soir-là il faisait un froid glacial. J'avais bourré la cheminée de bûches pour que le feu tienne toute la nuit.

Pendant la nuit, je suis soudain réveillé par un malaise épouvantable. Je mets un certain temps à comprendre que je suffoque. Je me dis d'abord que c'est de l'angoisse, mais ça ne passe pas ; même réveillé, je vais de plus en plus mal. Je comprends enfin, restant à moitié sceptique (car, comment se pourrait-il ???), que je manque d'air. En panique, j'ouvre alors ma fenêtre et mes volets de bois. L'air glacial me saute à la figure et il ne faut pas longtemps pour que je recouvre mes esprits. Alors laissant la fenêtre ouverte malgré le froid, je vais vérifier ma cheminée : un feu d'enfer embrase tout son espace intérieur. Et je comprends. Ma maison est récente, particulièrement bien isolée. Doubles vitrages, joints de caoutchouc aux portes et aux fenêtres. Le feu a donc aspiré tout l'air de la maison. Je n'avais plus rien pour respirer.

Je diminue le tirage à fond, et je laisse la fenêtre ouverte tant que le feu ne s'est pas calmé.

La tête de mon rêve brise la vitre au fond du couloir, c'est-à-dire à l'emplacement de ma chambre. C'est ce que j'ai fait dans la réalité, non en brisant la vitre, mais en ouvrant. Mon rêve se sert de cet épisode, dont je n'avais jamais rêvé, bien qu'il remonte à plus de vingt ans, pour représenter ma naissance, où j'ai dû ressentir un moment d'asphyxie avant qu'un médecin ou une sage-femme ne m'ouvre les poumons à coups de grandes claques dans le dos. La grosse tête est celle d'un bébé, qui en effet, présente en général une tête disproportionnée par rapport aux dimensions de son corps. Mais aussi, c'est un moment où la conscience du corps ne s'est pas encore développée, l'être étant réduit à la tête, d'autant plus que c'est elle qui se présente à l'ouverture vaginale et semble mobiliser tout l'effort nécessaire à briser la résistance des chairs.

Dans le rêve, je ressens un courant d'air froid qui me motive à fermer les volets : c'est ce qui m'est arrivé dans la réalité de la Creuse lorsque j'ai enfin ouvert. Mais c'est sans doute ce qui m'est arrivé aussi au sortir du ventre de ma mère, de sentir le froid de la réalité du monde.

D'habitude, j'émet des réserves quant à la réalité d'un tel souvenir. Mais là, la profusion de détails m'interroge. Si tout cela n'est que reconstruction après coup par le petit garçon que je suis devenu et qui cherchait à se représenter sa venue au monde, où a-t-il pu trouver les éléments pour inventer tout cela ?

Sauf si l'incident de la Creuse a réactivé tout cela, mêlant peut-être vrais souvenirs et reconstructions après coup.

Je transforme la violence de la naissance en une effraction et en même temps en une castration, que je m'inflige à moi-même en jetant cette chaussure sur le camion. Ainsi, je peux cultiver l'illusion d'en être le maître. Ce n'est pas à moi que l'on a infligé ça, mais c'est moi qui décide de retourner à l'expéditeur. Toutefois je n'en renvoie qu'une : je garde l'autre, on ne sait jamais, ça peut servir. Ben voui, dans la réalité, je ne me suis pas castré quand même ! c'est ça qui est pratique dans le fait de représenter le phallus par des chaussures, c'est qu'il y en a deux. On peut donc en diversifier les usages.

De toutes façons, je ne veux pas de cette livraison, de ce que ma mère m'a donné comme bagage pour marcher sur le sol de la terre, métaphore du phallus destiné à l'ensemencer. En effet, il y a belle lurette que je ne mets plus de « chaussures de ville » comme on dit, en cuir, et surtout luxueuses. Donc, si le cadeau, c'est ça, c'est bien mal me connaître. Je ne mets que des baskets, moi ! c'est ne m'avoir pas entendu, ce dont toute ma vie avec ma mère témoigne par la suite. Non, elle ne m'aura jamais écouté.

La violence de cet affect (sa « quantité ») est exprimée ici par la représentation de tous ces jeunes gens qui lancent des pierres : ils sont nombreux ! je rappelle que l'affect, en tant qu'éprouvé, n'est pas forcément nommé, et qu'il faut lui adjoindre une représentation (en sus

de l'objet qu'il « affecte », ici, ma mère) pour se faire. Ici, l'affect c'est « haine », l'objet qu'il affecte, ma mère, sa quantité, c'est le nombre des jeunes gens et la quantité de cailloux jetés.

Pourtant je jette une chaussure et non des cailloux comme les autres. Si c'est un phallus, sous couvert de haine, il peut bien s'agir de désir sexuel. En effet, une partie de ma haine peut être due au fait de n'avoir pu satisfaire ce désir incestueux. La « quantité » de cette autre interprétation de l'affect est la même : à l'aune du nombre des jeunes gens.

Samedi 19 septembre 2020

Annexe qui n'a rien à voir (enfin, presque) :

Rêve : Dans mon sommeil, je ressens mon mal à l'épaule. Je me conseille de m'entourer de quatre oreillers disposés en carré, jouxtant seulement par les coins, laissant un carré vide au milieu. Je m'installe, roulé en boule dans le carré au milieu. Et effectivement ça soigne : je n'ai plus mal à l'épaule. Mais quelqu'un dans une deuxième expérience ne veut pas que j'approche les deux oreillers supplémentaires, il m'empêche d'avancer en me bloquant avec une chaise aux pieds métalliques Blancs. Je me réveille, mais je n'ai pas mal à l'épaule.

Je ne comprends pas la deuxième expérience, mais l'important c'est que ça ait marché. J'ai en effet un mal récurrent à l'épaule qui se manifeste parfois. Je ne le sens pratiquement plus à présent. Le "carré du milieu" est une sorte de ventre maternel improvisé dans le lit. Pas étonnant que ça soigne !